

# DE TOBROUK À AUSCHWITZ

## Les témoins de la Shoah (1942-1945)

**BERNARD KROUCK**

Institut d'études politiques (IEP) de Paris

L'histoire des camps de concentration et d'extermination de l'Allemagne nazie est connue par de nombreuses sources, émanant soit des victimes survivantes, soit de leurs libérateurs, soit enfin des dépositions des criminels de guerre nazis eux-mêmes lors des procès qui ont émaillé l'après-guerre. Mais, au cœur de l'Europe hitlérienne, des témoins ont eu connaissance de l'ampleur des crimes de masse commis par les zélés du III<sup>e</sup> Reich. Certains ont pu se retrouver sur les lieux du crime par leur profession, tel le chef de gare de Treblinka, membre de la Résistance polonaise et à ce titre comptable des arrivées des convois de déportés. D'autres ont mené des missions dangereuses à la demande de mouvements de résistance. On pense ici aux deux émissaires polonais Jan Karski<sup>1</sup> et Jan Nowak<sup>2</sup> et au résistant belge Victor Martin<sup>3</sup>. Enfin, il faut considérer la présence de témoins totalement imprévus, les prisonniers de guerre et les travailleurs forcés, présents notamment à Auschwitz.

Lorsque les nazis firent le choix d'ouvrir un camp de concentration à Auschwitz, en juin 1940, il s'agissait avant tout d'un camp destiné à la destruction des élites polonaises. Après 1941, ce camp accueillit des prisonniers de guerre soviétiques, qui eurent la tâche de construire Auschwitz II-Birkenau. Le déclenchement de la Solution finale et les impératifs de l'industrie de guerre firent d'Auschwitz, important nœud ferroviaire, un lieu de première importance, tant pour remplir les objectifs de destruction des populations juives européennes que pour construire un complexe industriel. Camp de concentration, camp d'extermination, camp de travail forcé, le périmètre devint un élément-clef dans le processus de meurtre des Juifs et dans le processus d'exploitation d'une main d'œuvre en sursis et sans cesse renouvelée.

---

[1] Jan Karski, *Mon témoignage devant le monde. Histoire d'un État secret*, Paris, Point de mire, 2004.

[2] Jan Nowak, *Courrier de Varsovie*, [1<sup>ère</sup> édition [en polonais], Odnova, Londres, 1978], Paris, Seuil, 1983.

[3] Bernard Krouck, Victor Martin, *Un résistant sorti de l'oubli*, Bruxelles, Les Éperonniers, 1995.

De nombreux travailleurs, civils volontaires au début, forcés pour la plupart, se retrouvèrent aux abords immédiats du chantier de l'IG-Farben. Parmi eux, on comptait 1 200 Français, anciens des Chantiers de jeunesse livrés au Service du Travail Obligatoire, ainsi que 1 200 prisonniers de guerre britanniques, très majoritairement des soldats qui avaient eu la malchance de tomber aux mains des armées de l'Axe en Libye en 1942. C'est à ces derniers, témoins imprévus de la Shoah, que cette étude est consacrée.

Les prisonniers de guerre britanniques<sup>4</sup> d'Auschwitz ont déjà une histoire quand ils arrivent en Haute-Silésie. Pour la plupart, ce sont des soldats tombés aux mains des Italiens ou des Allemands en 1942 ou en 1943. Ainsi George Tinsley, né à Londres le 22 janvier 1917, engagé volontaire en 1939, évacué en France en juin 1940, se retrouve en Afrique du Nord en novembre 1941. Le 22 janvier 1942, le jour de ses vingt-cinq ans, il est fait prisonnier par l'Afrikakorps au sud de Benghazi. Livré aux Italiens, George Tinsley est envoyé dans des camps à Capoue, Altamura et Chieti. Il y passe dix-sept mois, de février 1942 à juillet 1943.

Lors de l'effondrement de l'Italie mussolinienne, les Allemands envahissent le nord de la péninsule et transfèrent les prisonniers de guerre en Allemagne. Après quelques péripéties, George Tinsley se retrouve en Haute-Silésie le 20 août 1943. En septembre, il est envoyé au camp E715 avec deux cents autres prisonniers de guerre britanniques, à Monowitz-Auschwitz, puis au camp E711, plus proche du chantier de l'IG-Farben et très proche du principal camp de concentration. Après une semaine d'attente, ils sont conduits un matin au chantier. Ils découvrent « une sorte de raffinerie, encore en construction, avec de larges tuyaux et des poutres d'acier de toute sorte, des tas de sable, du ciment, du bois de construction et d'autres matériaux pour le bâtiment. »

Mais, surtout, George Tinsley éprouve le choc de sa vie :

**C'est alors que nous les avons vus !!! Pour la première fois ! D'étranges créatures qui ne ressemblaient à rien de ce que nous avons vu auparavant. Dans des uniformes rayés bleus et gris se tenaient des corps squelettiques qui étaient chassés tout le long par les gardes SS. Leurs galoches de bois faisaient ce son bizarre que nous allions entendre si souvent sur la route pavée, lorsqu'ils avançaient, mi sautant, mi traînant, ce que nous**

---

[4] Concernant les sources, l'auteur de cet article a utilisé les archives du Centre de documentation juive contemporaine (CDJC) de Paris, particulièrement les dépositions faites dans le cadre de l'instruction des responsables de l'IG-Farben en 1947 (CDJC, dossier CLI à CLXV et dossier CCCLXXXII). Ces dépositions émanent de dix-sept anciens prisonniers de guerre britanniques, de vingt témoins allemands (certains étant des témoins à charge et d'autres sont des inculpés) et de plusieurs anciens déportés. Par ailleurs, l'auteur remercie les anciens prisonniers de guerre britanniques résidant en Grande-Bretagne et au Canada qui ont bien voulu répondre à ses questions. Ce sont : Fred W. Crunkhorn (hiver 1994), George Tinsley (3 mars 1994), Arthur Purcell (5 mai 1994), Reginald Austin Hartland (27 septembre 1994), D.H. Bond (1<sup>er</sup> octobre 1994), G.W. Gardiner (7 octobre 1994), John Green (13 octobre 1994), Frank Harris (17 octobre 1994), Cyril John Quatermaine (28 octobre 1994), Ronald Redman (9 novembre 1994), Richard Ridgers (11 novembre 1994).

apprîmes plus tard, pour éviter d'être punis pour paresse par les SS. Certains visages étaient si maigres et gris que leur peau semblait transparente, tendue sur les os. Leurs yeux étaient saisissants et me fascinaient. Ils semblaient trop grands pour leur visage, de grands yeux ronds hagards et qui regardaient fixement, droit devant eux, tout le temps, leurs têtes étaient vissées sous les coiffures des uniformes ; elles semblaient couvertes de plaies et de bleus ; ils ne regardaient pas dans notre direction, tout au moins ils ne semblaient pas le faire.

Le soir, les prisonniers britanniques n'échangent pas une parole. Une question les taraude : « Quelqu'un sait-il ce qui se passe ici en dehors de ceux qui s'y trouvent ? »

Arthur Purcell éprouve le même choc le premier jour :

Je me rappelle précisément de notre première journée de travail. Un garde SS maintenait un prisonnier au sol sur le dos et il sautait et rebondissait sur son estomac, jusqu'à ce qu'il le tue. Un autre prisonnier le prit alors et l'emmena sur une brouette. Cela me semblait sortir de l'Enfer de Dante. Chaque jour, nous assistions à un acte de cruauté !

Tous les prisonniers de guerre britanniques ont commencé par ressentir ce choc terrible, comme une rupture dans leur vision du monde. Quelque chose venait de basculer. Quelque chose que nous appelons la civilisation.

Les prisonniers eux-mêmes vivent bien des vicissitudes. Mal nourris, sans réel contact avec leur famille et leur patrie, ils sont contraints, malgré les conventions de Genève de travailler pour l'industrie de guerre. Mais surtout, ils sont témoins, jour après jour, des brutalités, des coups et des sévices portés sur les déportés. La mort rôde et fauche. Il faut enregistrer et ne rien dire. Certains réagiront. La plupart, en fait, mais à des degrés divers.

Originaires de toutes les régions du Royaume-Uni, appartenant à toutes les classes sociales, ils ont pour la plupart une vingtaine d'années. Désormais, ils forment une microsociété, solidaire et motivée. Il leur faut aussi affronter une situation à laquelle ils n'étaient pas préparés. Face à l'horreur, il faut s'efforcer de rester humain et faire preuve de solidarité.

D'abord, il faut savoir ce qui se passe à Auschwitz. Les SS ont interdit tout contact entre les prisonniers et les déportés concentrationnaires. Mais cette interdiction est absurde : pour le travail sur le chantier de la Buna, les contacts sont nécessaires et constants.

Le soir, les prisonniers rassemblent les bribes d'informations qui leur parviennent. George Tinsley se souvient :

Nous commençons à ressentir l'énormité de ce qui se passait en ce lieu et nous nous demandions si quelqu'un à l'extérieur savait. Nous apprîmes que des milliers de Juifs, de Tziganes (la liste n'était pas close) arrivaient quotidiennement à Birkenau. Les vieillards,

les malades, les femmes et les enfants ne survivaient pas au premier jour, les autres oui. Ceux qui étaient sélectionnés pour le travail étaient les détenus concentrationnaires qui travaillaient dans l'usine et avec lesquels nous pouvions parler.

Grâce aux déportés, les Anglais savent ce qui se passe dans le camp, les revues qui durent deux heures, par des températures glaciales, auxquelles beaucoup ne survivent pas. Les sélections des malades et des blessés qui sont embarqués et qu'on ne revoit jamais. La nourriture infâme et très insuffisante. Le travail jusqu'à l'épuisement. Le sommeil court et difficile. La promiscuité et le manque d'hygiène.

Et puis ces récits terribles :

À plus d'une occasion, je vis l'un ou l'autre des détenus concentrationnaires pleurer pendant qu'il se trouvait au travail. Quand je demandais pourquoi il me répondait qu'il avait été « sélectionné » le matin et qu'il ne verrait probablement pas la journée du lendemain. Leur espérance de vie à l'IG-Farben était de trois mois entre le moment de leur arrivée et celui où ils étaient trop faibles pour travailler. La détérioration de leur condition physique se constatait de jour en jour. Ils vivaient et travaillaient à l'ombre de l'extermination, du processus meurtrier auquel ils étaient forcés de contribuer dans les tâches les plus lourdes et la combinaison de la malnutrition, de la maladie et des privations s'avérait trop dure pour eux.

Tout à l'IG-Farben fut construit en trois ans et à la main. Les témoins anglais affirment n'avoir jamais vu un seul engin d'équipement mécanique pour la construction, ni un camion-benne, ni une grue, pas même un bulldozer ou une bétonneuse. « Tout ce travail était réalisé par l'effort humain. »

Les kapos qui encadrent les détenus concentrationnaires sont la plupart du temps des criminels endurcis. Ceux-ci signalent tout « manquement » aux SS, par exemple le fait de « s'être réchauffé les mains sur un feu. »

Face à cette violence, les Britanniques s'efforcent, pour beaucoup d'entre eux, d'être solidaires. Ils offrent leur soupe (pourtant immangeable) aux déportés et ceux-ci leur en sont reconnaissants...

Les descriptions d'atrocités sont nombreuses. George Harry Longden<sup>5</sup>, Charles Hill<sup>6</sup> et Albert Seal<sup>7</sup> ont raconté chacun de leur côté l'histoire d'un ou de plusieurs détenus qui avaient fait une chute sur le chantier et ne reçurent aucune aide. Dans un

---

[5] Déposition de George Harry Longden, recueillie par Benvenuto von Halle à Doncaster (Angleterre) le 17 juillet 1947. CDJC – Nuremberg NI-11703-CDJC-CLXV-23.

[6] Déposition de Charles Hill, recueillie par Benvenuto von Halle à Manchester (Angleterre) le 21 juillet 1947. CDCJ – Nuremberg NI – 11704 – CDJC-CLXV-24.

[7] Déposition d'Albert Victory Seal, recueillie par Benvenuto von Halle à Londres le 22 juillet 1947. CDJC – Nuremberg NI-11708-CDJC-CLXV-28.

cas, témoin Albert Seal, « les civils qui travaillaient pour l'IG-Farben faisaient cercle autour et riaient. » Les malheureux furent laissés sans soin sur le sol, jusqu'à leur décès.

Mais c'est sur le problème des gazages que reviennent le plus souvent les témoins. Tous ceux qui vivent ou travaillent à Auschwitz savent. D'abord, les victimes, qui vivent au camp de concentration et que des sélections régulières et impitoyables menacent constamment. Ils connaissent la violence, ils connaissent le travail insensé qu'on leur fait accomplir, les horaires déments, la faim, le froid l'hiver, la soif l'été, le manque de sommeil et d'hygiène en permanence. Ils n'ont aucune illusion sur le sort qui les attend et les Britanniques en sont les témoins.

Fait prisonnier à Tobrouk en juin 1942, Robert William Ferris raconte :

Je me souviens d'un cas où un homme s'était brisé le poignet. Son fils âgé de quinze ans, qui travaillait également au camp, était en larmes, non parce que son père s'était brisé le poignet, mais parce qu'il savait qu'on ne lui ferait pas les soins nécessaires, qu'au contraire on l'enverrait pour cette raison à la chambre à gaz. Souvent, nous voyions des camions ouverts remplis de déportés qui partaient dans la direction d'Auschwitz. Nous savions qu'ils partaient à la chambre à gaz. C'était connu de tous. Nous les voyions arriver de l'extérieur. Ils étaient des milliers et des milliers. Ils arrivaient en vêtements civils et recevaient ensuite des costumes rayés<sup>8</sup>.

Robert Ferris a vu un jour trente cadavres. Ils avaient été amenés à la cave du bâtiment de l'administration. Selon lui, ils étaient morts à l'usine, la plupart d'épuisement.

Frederick Davison avait un souvenir semblable. À l'atelier, il travaillait avec deux détenus juifs, un Grec et un Hollandais.

Un jour, le Grec ne réapparut pas. Le Hollandais dit qu'il avait été emmené à la chambre à gaz. En tout cas, nous savions tous ce qui s'était passé, car la semaine précédente, Straube, le surveillant, avait observé le Grec pendant son travail et remarqué qu'il pouvait à peine tenir sur ses pieds. Il se tourna et dit : « il est foutu, encore une semaine et il va à la chambre à gaz<sup>9</sup>. »

Si les Allemands, SS ou civils engagés sur le chantier, savaient le sort inéluctable qui était réservé aux déportés, les « gens des bureaux », comme les Britanniques les désignaient, en savaient tout autant.

---

[8] Déposition de Robert William Ferris. Témoignage recueilli par Benvenuto von Halle à Londres le 1<sup>er</sup> juillet 1947 - CDJC - Nuremberg-NI-11695-CDJC-CLXV-15.

[9] Déposition de Frederick Davison. Témoignage recueilli par Benvenuto von Halle à Sunderland le 19 juillet 1947. CDJC - Nuremberg-NI-11694-CDJC-CLXV-14.

John Pascoe, fait prisonnier à Tobrouk en juin 1942, rapatrié sanitaire par la Croix-Rouge en janvier 1945, n'est resté à Auschwitz que d'octobre 1943 à février 1944. Ce qu'il en a vu lui a suffi : « Tout le monde savait à propos des chambres à gaz. C'était connu de tous et un thème général de conversation. Bien que nous tous en parlions, je n'ai jamais entendu les surveillants et les contremaîtres nier la chose<sup>10</sup>. »

Mais les Britanniques, témoins quotidiennement d'actes de cruauté, étaient eux-mêmes soumis à un traitement sévère : peu ou pas de courrier, un isolement complet, peu de nourriture de qualité déplorable (sans les colis de la Croix-Rouge qui arrivaient de façon chaotique, la plupart des prisonniers pensaient qu'ils n'auraient pas pu survivre...), des menaces lorsque les Britanniques refusaient de travailler. Les tentatives d'évasion étaient punies sévèrement, les malades étaient expulsés de l'infirmerie.

C'est pourtant parmi ces hommes que vont se développer des formes très diverses de solidarité. On peut parler aujourd'hui d'« héroïsme au quotidien ». Le cas le plus général consistait à donner à manger aux déportés, en cachette, car ce simple acte de charité était puni. Parfois, des prisonniers britanniques ont tenté d'intervenir pour porter secours à des victimes des cruautés nazies. Arthur Dodd, en arrivant à Auschwitz, vit un SS fouetter une jeune fille : « Quand nous vîmes cela, six ou sept d'entre nous firent un pas dans sa direction et il essaya de sortir son revolver. Et les gars de la Wehrmacht arrivèrent et nous repoussèrent et l'un d'entre eux dit en anglais : reculez, reculez, il va vous tuer, il va vous tuer<sup>11</sup>. »

De même, Richard Ridgers frappa un officier SS qui rouait de coups des déportés. Le SS mit la main sur son étui de revolver, mais les Britanniques l'entourèrent et le SS n'insista pas. Richard Ridgers raconte une suite étonnante : « J'en fus quitte avec ça. Et dès lors il mettait toujours un point d'honneur à me dire Guten Morgen. Cela aurait pu être beaucoup plus grave<sup>12</sup>. »

Parmi tous les prisonniers de guerre britanniques, un nom émerge, celui de Charles Coward. « Chef » des détenus, Coward ne se contenta pas de protester contre le travail qu'on imposait à ses camarades. Il ne se contenta pas de reconstituer un poste de radio dans le camp, avec l'aide de deux autres hommes, D.H. Bond et Jack Kay<sup>13</sup>. Il fit mieux, il fit pire. Il décida d'entrer dans le camp de concentration pour savoir ce qui s'y passait, pour informer éventuellement le monde civilisé.

---

[10] Déposition de John Pascoe. Témoignage recueilli par Benvenuto von Halle à Manchester le 22 juillet 1947. CDJC - Nuremberg-NI-116701-CDJC-CLXV-21.

[11] Arthur Dodd, interview recueillie par Zoé Heller, *The Independent on Sunday*, 15 mars 1992.

[12] Richard Ridgers, interview recueillie par Zoé Heller, *The Independent on Sunday*, 15 mars 1992.

[13] Le récit contenu ici est tiré de la déposition de Charles Coward, recueillie à Londres par Benvenuto von Halle, le 24 juillet 1947. CDJC-Nuremberg-NI-11696, CDJC-CLXV-16.

Charles Coward était militaire de carrière, il était entré dans l'armée britannique en mai 1937. Le 25 mai 1940, il tomba aux mains des Allemands et, après maintes pérégrinations, arriva à Auschwitz en décembre 1943. À ce moment-là, il y avait sur place mille deux cents prisonniers britanniques. Au début de 1944, ils n'étaient plus que six cents, les autres avaient été déplacés à Heydebreck et à Blechhammer. La situation était sinistre, cinq à six fois par semaine, les détenus entendaient des fusillades en provenance du camp. Un jour, sous ses yeux, un Britannique envoya quelque chose à un déporté, mais quand celui-ci se pencha, un surveillant sortit son revolver et l'abattit.

Charles Coward fut désigné délégué de la Croix-Rouge, ce qui facilita ses déplacements. Un jour, un déporté lui raconta qu'un médecin de la marine britannique se trouvait parmi les détenus concentrationnaires. Officier de santé sur un bateau torpillé par les Allemands, ce médecin était Juif et avait été envoyé au camp de concentration. Il ne pouvait pas prendre part au travail sur le chantier, mais réussit à transmettre un message à Coward pour qu'il informe ses proches à Sunderland et prévienne les autorités. Un soir, contre quelques cigarettes, un garde laissa Coward échanger ses vêtements avec l'un des déportés et Coward put entrer dans le camp de concentration.

Sa description des lieux est un témoignage unique :

Nous allâmes d'abord dans une sorte de douche et ensuite dans les baraques. Il ne nous était pas permis d'en sortir. Je trouvais là des lits en bois à trois étages. Ces lits qui n'étaient pas suffisants pour une personne étaient destinés à deux ou trois détenus. Il était pratiquement impossible de dormir. Quand un homme se retournait, les autres devaient s'asseoir ou se coucher sur lui. Je restai assis toute la nuit et j'étais épuisé. Chaque individu pouvait trouver quelque sommeil s'il changeait de position, mais au moindre bruit, les gardes venaient. Les lits occupaient la pièce entière. Au milieu se trouvaient trois tables, où ils se battaient pour un peu de soupe. Ils ne recevaient le soir que leur soupe et rien d'autre. Ce soir-là, c'était de la soupe de pomme de terre. Nous fûmes comptés aussi bien à la sortie de l'usine qu'à l'entrée du camp. Quand les déportés avaient été comptés, ils gardaient les morts de côté pour le comptage. Certains furent mis de côté le soir où j'étais là. Une des raisons pour lesquelles les morts étaient comptés pour l'appel était la volonté de disposer des rations des morts. Tôt le matin arrivaient les kapos, pour voir si chacun était debout, et ils piétinaient et frappaient ceux qui n'étaient pas levés. Ceux qui ne pouvaient pas se lever étaient traînés dehors.

Charles Coward rentra à l'usine, échangea à nouveau ses vêtements avec le déporté. Il n'était pas parvenu à entrer en contact avec le médecin militaire, qui se trouvait dans une autre partie du camp. Mais il commença à écrire (une demi-douzaine de lettres par semaine) pour essayer d'expliquer ce qui se passait à Auschwitz.

Coward pouvait se rendre, en sa qualité de délégué de la Croix-Rouge, dans la ville d'Auschwitz, accompagné par un garde. Celui-ci lui montra de loin les différents

lieux où se trouvaient les chambres à gaz et les endroits où la crémation avait lieu. Pour Coward, tous ses interlocuteurs, civils polonais et allemands, gardes SS, déportés concentrationnaires, travailleurs étrangers (dont les Français du STO) racontaient la même chose.

Des milliers de gens étaient gazés et brûlés à Auschwitz et c'était également le sort des déportés présents sur les chantiers quand ils n'avaient plus la force de travailler. Coward raconte :

Je me mêlais souvent à la population civile à Auschwitz. J'étais presque chaque jour à Auschwitz. Les habitants d'Auschwitz étaient au courant du fait que les gens étaient gazés et brûlés. Une fois ils se sont plaints au sujet de la puanteur des corps brûlés. Naturellement, tous les gens de l'IG-Farben savaient ce qui se passait. Nul ne pouvait vivre à Auschwitz et travailler au chantier sans savoir ce qui était connu de tous.

Les informations de Charles Coward sont-elles parvenues à percer le mur de silence que les nazis s'efforçaient de maintenir au sujet des abominations de la solution finale ? Dès avril 1942, le CICR était au courant de l'existence d'un camp à Auschwitz, au sujet des déportations de Juifs français et slovaques.

À l'automne 1942, le nom d'Oświęcim était publié par la presse hébraïque et yiddish de la Palestine sous mandat britannique. Les noms d'Auschwitz et des autres camps d'extermination furent publiés en toutes lettres dans le « New York Times » du 24 décembre 1942. La Résistance polonaise faisait parvenir régulièrement à Londres des rapports sur les crimes nazis en Pologne dès 1942-1943. Les informations étaient de plus en plus nombreuses, de plus en plus précises. La question demeure pour le public qui n'a pas vécu la Seconde Guerre mondiale : Que savait-on ? Que disait-on ? Comment cela était-il reçu ?

Charles Coward nous donne un élément de réponse : « Même pendant notre séjour à Auschwitz nous avons entendu des émissions de radio de l'extérieur qui parlaient des gazages et des crémations à Auschwitz. Je me souviens que lors de l'une d'elles il s'agissait d'Anthony Eden en personne. Il y eut aussi des tracts sur Auschwitz et ses environs. »

Outre le médecin juif de la marine britannique recherché par Charles Coward, un autre Britannique fut interne à Monowitz. Il s'agit de Kenneth Lovell, soldat fait prisonnier par les Allemands le 23 novembre 1944. Envoyé au Stalag 383 à Hohenfels, puis au Stalag VII à Mooseberg, Lovell rencontre des détenus de Dachau qui lui parlent d'Auschwitz. Il décide de s'évader, il est rattrapé, conduit à Ratisbonne et condamné à mort. Mais, plutôt que de le fusiller, on l'expédie à Auschwitz, où il retrouve dix-neuf autres prisonniers de guerre condamnés à mort, polonais et yougoslaves. Il travaillera vingt-quatre jours sur le chantier de l'IG-Farben.



Début 1945, Lovell est transféré à Dachau, dont il s'évade au bout de deux jours. Caché par des prisonniers de guerre français à Vilseck, en Bavière, jusqu'à la libération, Kenneth Lovell sera témoin de l'accusation au procès de Nuremberg<sup>14</sup>.

Les mois passent, des projets d'évasion sont envisagés. George Tinsley est devenu ami avec un détenu concentrationnaire, un Juif hongrois prénommé Joseph, arrivé à Birkenau avec sa femme et sa fille dont il a été séparé et dont il n'a plus la moindre nouvelle. Leurs conversations chuchotées permettent à George Tinsley d'en apprendre assez sur Josef. Celui-ci a de la famille à Londres, à Finsbury Park, et demande à son ami anglais de faire prévenir sa tante de sa présence à Auschwitz. La mère de George Tinsley le fera.

George Tinsley sait qu'une révolte combinée des prisonniers de guerre britanniques et soviétiques est en préparation et demande à Charles Coward d'inclure Josef dans le groupe. Mais la guerre va plus vite. Les nazis évacuent les camps, tous les camps. George Tinsley perd la trace de Josef. De lui, il conservera un cadeau, une bague en acier inoxydable, confectionnée à l'intérieur du camp de concentration. Cette bague accompagnera George Tinsley dans tous ses voyages jusqu'en novembre 1977, date à laquelle il en fit don au Musée de l'Institut Yad Vashem à Jérusalem, où depuis la bague est enregistrée dans les collections sous le numéro 4603.

Les prisonniers de guerre sont évacués. La route vers la liberté sera longue et éprouvante. Partis derrière les déportés, ils suivent la trace sanglante des malheureux abattus d'une balle dans la nuque parce qu'ils étaient trop faibles pour avancer. Cadavres à demi enfouis dans la neige, « trente ou quarante tous les dix ou vingt mètres », selon Frank Harris. Par une température glaciale, les Britanniques avancent. Ils dorment où ils peuvent, dans des granges, une école vide, une prison abandonnée. Parfois, ils disputent leur nourriture aux cochons. Ceux-ci ont droit aux pommes de terre bouillies... Deux fois seulement, la Croix-Rouge helvétique parvient à les localiser et à les ravitailler. Deux fois en quatre mois !

En Tchécoslovaquie, la population leur montre de la gentillesse et de la solidarité. Certains s'évadent, comme Arthur Purcell qui sera recueilli par des sœurs de la Charité et attendra la III<sup>e</sup> Armée américaine. Frank Harris sera libéré par les Russes près de Prague et reviendra en Angleterre... par Odessa ! Les autres parviennent en Bavière et sont libérés par les Américains, le 20 avril 1945.

Rentrés en Angleterre, ils sont retenus quelques jours par les autorités militaires, pour des raisons médicales et pour interrogatoire. Mais à la surprise de George Tinsley, le jeune officier qui l'écoute ne s'intéresse pas le moins du monde à son récit sur

---

[14] Le récit de cette singulière aventure est tiré de la déposition de Kenneth Clifford Lovell, recueillie à Londres par Benvenuto von Halle, le 15 juillet 1947. CDJC-Nuremberg-NI-11702-CDJC-CLXV-22.

Auschwitz. L'attitude est générale. Certains avouent n'en avoir même pas parlé à leur famille.

En 1946, l'Ambassade des États-Unis à Londres fit des recherches, par l'intermédiaire de la presse, faisant savoir qu'elle recherchait d'anciens prisonniers de guerre qui avaient été à Auschwitz pour témoigner au tribunal de Nuremberg sur les crimes de guerre.

Le retour à la liberté fut bien amer pour ces hommes. On les oublia, eux, leurs camarades morts là-bas, leurs souffrances et les visions d'horreur, qu'ils avaient emportées, dans cette marche tragique à travers l'Europe centrale. Mais le témoignage de quelques-uns d'entre eux à Nuremberg, la référence qu'en fit Primo Levi en 1947 dans son récit « Si c'est un homme », restent des traces de leur passage en ce lieu de douleur. Les témoignages croisés des prisonniers britanniques, en 1947 et en 1994, sont d'autant plus précieux qu'ils racontent rigoureusement les mêmes faits, les mêmes situations.

Car si les nazis avaient voulu effacer des millions de vies en les faisant disparaître dans la nuit et le brouillard, les détenus britanniques des camps E711 et E715 étaient des témoins indiscutables des crimes commis à Auschwitz.

Aujourd'hui encore, leur récit, par sa sobriété, constitue un implacable acte d'accusation.